

fusils. Les *Fenians* ont eu deux tués et nous ont laissé 15 prisonniers. De notre côté il n'y a eu ni tué ni blessé.

Telle est cette campagne féniennne qui conduisait si sûrement à la liberté de l'Irlande !

— Les pauvres de Montréal viennent de faire une perte bien sensible par la mort de madame Quesnel.

Nos lecteurs de Ville-Marie, surtout, ne nous pardonneraient pas si nous passions sous silence la charité sans bornes, la piété et toutes les autres vertus cachées de cette femme admirable.

Madame Quesnel, née Josette Cotté, naquit à Montréal, rue St. François-Xavier, en 1792. Ses parents jouissaient de la considération de tous les gens de bien. Semblables aux premiers colons de Ville-Marie par la simplicité et l'austérité de leurs mœurs, ils donnèrent à leur enfant cette éducation forte et profondément empreinte de l'esprit chrétien qui fera à jamais la gloire des anciens Canadiens.

La jeune Josette mit à profit les enseignements de ses vertueux parents. Dès ses plus tendres années, son plus grand plaisir était de soulager les malheureux, de prier Dieu et de lire la *Vie des Saints*. Ennemie du luxe, de la parure et des ajustements mondains, elle s'habillait avec cette modestie, cette décence qui sont le plus bel ornement des mœurs chrétiennes.

Devenue, le 10 juin 1816, l'épouse de l'hon. Jules-Maurice Quesnel, elle ne changea rien à ses habitudes de vie régulière, édifiante et vraiment chrétienne.

Restée veuve et sans enfants, elle tourna toutes ses pensées vers le ciel et ne voulut plus vivre que pour Dieu. Respectant dans les pauvres les membres souffrants de Jésus-Christ, elle se vouta toute entière au soulagement de ces infortunés ; sa bourse était toujours ouverte aux nécessités de quelque nature qu'elles fussent. Qui pourrait raconter la multitude et la grandeur de ses aumônes ? L'œil de Dieu seul les a connues, car madame Quesnel, à une tendre compassion pour les malheureux, unissait la plus rare modestie et une profonde humilité. Pour connaître ce beau caractère, il a fallu que ceux qui ont eu part à ses bienfaits élevassent la voix pour proclamer bien haut son noble désintéressement et ses généreux sacrifices. Et combien d'autres qui sont restés dans l'ombre et qu'on ne connaîtra qu'au grand jour des manifestations !

Qu'on nous permette de signaler ici quelques-unes des grandes œuvres vraiment catholiques auxquelles madame Quesnel a pris une large part.

Les Sœurs du Bon-Pasteur, les Sœurs Grises, les Sœurs de la Providence, les Rév. PP. Jésuites, les Rév. PP. Oblats, etc., ont reçu tour à tour des marques de son inépuisable charité. Personne n'ignore non plus qu'il y a dans cette Cité un orphelinat, dit des Récollets, fondé autrefois par madame Cotté, et que madame Quesnel chérissait comme une œuvre de famille, et qu'elle soutenait avec une sollicitude vraiment maternelle, aidée pendant longtemps par son beau-frère, feu M. Alexis Laframboise, et par plusieurs dames charitables qui s'étaient unies à elle en faveur de cette belle institution.

Cette vie toute de bonnes œuvres ne nuisait en rien au silence, au recueillement et à la retraite dans laquelle madame Quesnel vivait depuis longtemps. Sa maison était si bien réglée, tout s'y passait avec tant d'ordre, d'édification et de décence, qu'elle ressemblait plutôt à un cloître qu'à une maison séculière.

Madame Quesnel consacrait, chaque jour, un temps considérable aux exercices de piété. Elle assistait régulièrement à la sainte Messe. Inutile d'ajouter qu'elle approchait très-souvent de la Table Sainte. C'est là, dans le cœur si aimant de Jésus, qu'elle allait retremper une âme dévorée d'amour pour ses frères. Cette piété ne surprendra point ceux qui l'ont connue de près et qui savent depuis longtemps qu'elle était l'aliment de sa charité ; mais ce qu'on aura peine à comprendre, et qui pourtant est l'expression exacte de la vérité, c'est que madame Quesnel avec sa belle fortune menait une vie très-dure et même laborieuse. Elle redoutait l'oisiveté au-delà de tout ce qu'on peut dire ou imaginer ; aussi tous ses moments libres étaient occupés par divers travaux en faveur des pauvres et des orphelins. Elle y a persévéré jusqu'à son dernier soupir. Et on peut dire qu'elle est morte les armes à la main. Quel exemple pour notre société si désœuvrée et si avide de jeux et d'amusements frivoles !

Nous touchons aux derniers moments de cette femme respectable. Son grand amour pour le travail lui fit entreprendre un exercice au-dessus de ses forces. Les efforts qu'elle fit pour s'acquitter de la tâche qu'elle avait entrepris aggravèrent une douleur qu'elle ressentait depuis longtemps à la poitrine. En peu de temps le mal s'empira ; madame Quesnel comprit que sa dernière heure approchait. Elle mit ordre aux affaires de sa conscience avec une présence d'esprit admirable. M. Arraud, prêtre du Séminaire, qui l'assista à ses derniers moments, ne pouvait se lasser d'admirer la patience, la douceur de son humble pénitente.